

Si l'on devait dégager une thématique qui nous permet de formuler une quelconque appréciation du roman de Ngozi Abiche, elle serait, sans conteste, celle de la vie. La vie telle qu'elle se décline sous les différentes nuances de l'ébène. À travers une prose suave, on apprend que « noir » est la couleur de l'amour, parfois interdit ; du bonheur, souvent compromis ; des fantasmes réalisés ; des désirs inassouvis. Bref de l'existence, de la vie dans sa forme la plus plate et la plus banale qui soit.

Noir, à défaut d'être seulement un teint, est aussi un ton, un mode d'être, une philosophie et une identité.

Il est toujours très difficile de faire une recension d'un roman. Fournir une réponse à la question « de quoi le roman parle-t-il ? », serait la solution la plus facile, seulement Ifemelu nous apprend qu'il n'est rien de plus contrariant que de demander cela à un lecteur, pourquoi les gens se la posent-ils si souvent ? Se demande le personnage principal d'*Americanah*, « comme si un roman devait parler d'une seule chose » (p. 479), pense-t-elle avec raison d'ailleurs. De par les thèmes qu'il aborde, ce livre d'une grande richesse, traite de « choses » multiples. L'auteure évoque à travers le récit d'une vie ordinaire d'une adulte étudiante aux États-Unis, la lutte des migrants qui cherchent à s'adapter au nouvel environnement. Pour ce faire, elle montre comment ces personnages dans leur survie ont emprunté de leur pays d'origine les rites d'initiation et un mode de vie communautaire et tribal. Cette situation les met directement en conflit avec les impératifs de la société américaine. Celle-ci même qui place les Blancs au sommet de l'échelle hiérarchique, reléguant par là même les Noirs américains à la place la plus inférieure. C'est du moins ce que nous pouvons lire dans une chronique intitulée « Comprendre l'Amérique pour les Noirs non américains : Le tribalisme américain » (pp. 468-470). De ce fait, l'auteure se veut avant tout observatrice critique d'une société prétendument évoluée, et l'analyse à travers le prisme de sa société d'origine. Un va-et-vient continual entre les États-Unis et le Nigeria nous accompagne tout le long du roman, nous incitant à palper l'écart flagrant entre les deux sociétés, les deux cultures et les deux modes de vie.

L'impression que nous pourrions avoir, en parcourant les premières lignes de ce livre, c'est qu'il s'agirait d'un énième roman sur la détresse des immigrants, un nouvel épisode sur le déracinement. Fort heureusement, les romanciers africains sont loin d'être si prévisibles. Et en cela, réside toute la fascination que l'auteure d'*Americanah* pourrait nous arracher. De par la capacité dont elle est porteuse de se défaire des clichés, qu'on se détrompe, « les femmes africaines ne sont pas une, mais diverses », même

Ébène, couleur de la vie
Mehdi Souiah
Americanah
 par Anne Damour
 Traduit de l'anglais par Chimamanda Ngozi Adiche.
 Ed. Gallimard, Paris, 2014, 1171 pp. (pour la version électronique),
 ISBN 9782070142354.

si dans le regard du Blanc elles se ressemblent toutes comme le fait dire Ngozi Abiche à l'un des personnages. Se contentant ainsi de porter un regard critique de deux cultures, aussi éloignées l'une de l'autre, tout en soulignant les divergences. Car en effet, l'identité « Noire » n'est pas vécue de la même manière que l'on soit au Sénégal, en Algérie ou aux États-Unis d'Amérique. Elle peut être subie ici, assumée là-bas ou violemment revendiquée ailleurs. Le choix même de la sémantique liée à l'éventail identitaire, employée par l'auteure n'est nullement anodin.

Chaque expression et chaque qualificatif est soigneusement élue pour servir les différentes représentations des « identités » que « l'être noir » pourrait avoir. Nous apprenons ainsi qu'*Americanah* est un sobriquet qui, au Nigeria, est utilisé pour qualifier ceux qui, après une courte escapade étasunienne, reviennent « avec des manières affectées, faignant de ne plus comprendre le yoruba [le parler local], bredouillant un *r* à chaque mot d'anglais » (p. 163). La différence qui existe entre « Afro-Américain » et « Américain-Africain ». Si le premier désigne les noirs américains de naissance, le second serait le qualificatif qu'on donne aux africains happés par la culture états-unienne, soit les Américains d'adoption.

C'est aussi un roman sur le rapport au corps, sur l'estime de soi. Ce n'est pas par hasard qu'une grande partie du roman se déroule dans un « salon de nattage (de coiffure) ». L'auteure fait de ce lieu une tribune où sont débattues en toute liberté les interrogations existentielles portées par les ressortissantes africaines en Amérique. Avec raison, le salon de nattage nous est présenté comme autant un espace-compromis – Foucauld préférerait le désigner comme un « hors-lieu » – qui, bien qu'il se trouve aux États-Unis, est régi par des règles africaines et animé par des acteurs de l'Afrique. Un lieu où il n'y a nul

place à la nationalité, ni à la tribu, et encore moins à la religion. Où seul l'attachement à l'Afrique et à ses valeurs prime, fédérant par là même la Nigériane d'avec sa « sœur » sénégalaise, congolaise, etc¹.

C'est aussi dans le salon de nattage où l'on fait, tout en appréciant un « bon » film Nollywoodien², le procès du capitalisme, du politiquement correct, de l'hypocrisie si joliment maquillée des sociétés dites

évoluées, et le lieu où on maîtrise mieux que nulle part l'Afrique et ses nuances : « Où vit-elle ? [demande Ifemelu à sa coiffeuse, l'interrogeant sur sa sœur]

- En Afrique.
- Où en Afrique ? Au Sénégal ?
- Au Bénin.

- Pourquoi dites-vous Afrique au lieu de citer simplement le pays ?

- Tu connais pas l'Amérique. Tu dis Sénégal et ils disent c'est où ? À mon amie du Burkina Faso ils demandent, votre pays c'est en Amérique latine ? [Souligné par M.S.] (p.39)

Le salon de nattage est également le lieu où se fait l'initiation des jeunes filles fraîchement débarquées des différents pays africains au « savoir-vivre » américain, où on apprend que si l'on doit faire long feu dans son métier de caissier, de tailleur ou de coiffeur, on doit se comporter comme le ferait un Américain, donc de se montrer aveuglément dévoué envers son client. La dévotion au client « ce faux brillant des apparences », on se doit de l'accepter, de l'épouser même (p. 467).

À propos de la chevelure capricieuse des femmes noires, Ngozi Abiche ne lésine pas pour ouvrir de temps à autres des parenthèses pour signifier à quel point une simple coupe de cheveux puisse être révélatrice d'une personnalité, d'une identité. On y lit ainsi en page 739, un dialogue entre

deux copines qui tentent de percer le secret de la chevelure éclatante de la première dame des États-Unis : « Je me demande si Michelle Obama a des extensions, ses cheveux paraissent plus fournis à présent, et les passer au fer tous les jours doit sacrément les abîmer » se demande l'une. Et l'autre de répondre : « Tu veux dire que ses cheveux ne poussent pas naturellement de cette façon ? ».

Tandis que sur les critères de beauté, ces derniers sont loin d'être une valeur universellement partagée, « ce qui est gros pour les américains est simplement normal, nous [Nigérians] » (p. 1048).

Tout indique que l'axe assurant la structure du roman est celui de l'identité. Même si des thèmes forts de leur gravité y sont évoqués (la condition de la femme en Afrique, la corruption dans les pays sous-développés, le règne des militaires au Nigeria, etc.), la question identitaire est celle qui y prédomine, s'impose au lecteur. Il faut dire toutefois qu'il ne s'agit nullement d'un livre sur/contre le racisme, il n'est pas non plus un livre « raciste ». On pourrait être surpris par l'aisance qu'a Ngozi Abiche à lâcher le mot « race » au risque de heurter la sensibilité de certains de ses lecteurs dénués de sens de l'humour. Elle en use, elle en abuse même. Elle va jusqu'à faire tenir au personnage principal de son roman un blog qui porte sur les différences entre les races, dans le souci de faire ressortir l'authenticité des Noirs. Au fil des pages, on se rend compte que son usage du vocabulaire cru des anthropologues fascistes du début du vingtième siècle, fait sur un ton sarcastique ayant pour but de réduire à sa valeur nulle la symbolique qu'un mot (noire, nègre, blanc, etc.) puisse avoir. Sa façon à elle de dénoncer l'hypocrisie des sociétés occidentales, de crier son ras-le-bol contre une inégalité biologique réprimée du bout des lèvres, contre le politiquement correct.

Ifemelu retourne au Nigeria après quinze années d'absence. Pour maintenir son blog, elle se sent contrainte de transformer sa ligne éditoriale. La race ? D'intérêt aucun, « La race ne compte pas tellement ici. En descendant de l'avion à Lagos j'ai eu l'impression d'avoir cessé d'être noire » [souligné par M.S.] (p. 1160).

Notes

1. « Halima [l'une des coiffeuses] adressa un sourire à Ifemelu, un sourire qui, dans sa chaleureuse complicité, accueillait une sœur d'Afrique ; elle n'aurait pas souri ainsi à une Américaine » (p. 37).
2. Nollywood est le vocable utilisé pour désigner la production cinématographique nigériane.



Les sciences sociales au Sénégal

Mise à l'épreuve et nouvelles perspectives

Sous la direction de Mamadou Diouf et Souleymane Bachir Diagne

La rencontre qui s'organise en ce livre de disciplines et thématiques diverses manifeste le mouvement, aujourd'hui, de la recherche académique en sciences sociales au Sénégal. Différentes ethnographies et sociologies, spécifiques à chaque situation examinée, sont présentées dans les textes ici réunis, qui inaugurent et affichent, tout à la fois, une conversation autant soucieuse de précision empirique qu'attentive aux problématiques théoriques, épistémologiques et méthodologiques. Ainsi, dans leur manière de restituer avec rigueur aussi bien la diversité des communautés et des acteurs que la complexité des situations et des thèmes examinés, les différents chapitres ont valeur d'exemplaires.

La cohérence de l'ouvrage tient aux procédures mises en oeuvre dans chaque contribution : la collecte la plus complète et la plus rigoureuse possible des ressources documentaires disponibles ; leur traitement en recourant aux théories et méthodes scientifiques, quantitatives et qualitatives les plus éprouvées et, finalement, une présentation claire et précise des résultats obtenus. Aucune ne s'enferme dans une réflexion exclusivement académique. Le souci de trouver des solutions pratiques aux problèmes examinés est fortement présent. Chaque texte est exemplaire en ce sens qu'il propose un exemple de ce que sont aujourd'hui les humanités et les sciences sociales sur notre continent lorsqu'elles sont attachées à penser les devenirs à l'oeuvre dans la modernité africaine, sénégalaise plus particulièrement. C'est à ce titre qu'ils se font écho dans leur manière de proposer, ensemble, un profil de cette modernité en mouvement.

ISBN : 978-2-86978-709-4

Pages : 284

Transition from Slavery in Zanzibar and Mauritius

Abdul Sheriff, Vijayalakshmi Teelock, Saada Omar Wahab and Satyendra Peerthum

This book presents a comparative history of slavery and the transition from slavery to free labour in Zanzibar and Mauritius, within the context of a wider comparative study of the subject in the Atlantic and Indian Ocean worlds. Both countries are islands, with roughly the same size of area and populations, a common colonial history, and both are multicultural societies. However, despite inhabiting and using the same oceanic space, there are differences in experiences and structures which deserve to be explored. In the nineteenth century, two types of slave systems developed on the islands – while Zanzibar represented a variant of an Indian Ocean slave system, Mauritius represented a variant of the Atlantic system – yet both flourished when the world was already under the hegemony of the global capitalist mode of production.

This comparison, therefore, has to be seen in the context of their specific historical conjunctures and the types of slave systems in the overall theoretical conception of modes of production within which they manifested themselves, a concept that has become unfashionable but which is still essential. The starting point of many such efforts to compare slave systems has naturally been the much-studied slavery in the Atlantic region which has been used to provide a paradigm with which to study any type of slavery anywhere in the world. However, while Mauritian slavery was 100 per cent colonial slavery, slavery in Zanzibar has been described as 'Islamic slavery'. Both established plantation economies, although with different products, Zanzibar with cloves and Mauritius with sugar, and in both cases, the slaves faced a potential conflictual situation between former masters and slaves in the post-emancipation period.

ISBN: 978-2-86978-680-6

Pages: 180

L'enseignement supérieur au Cameroun depuis la réforme de 1993

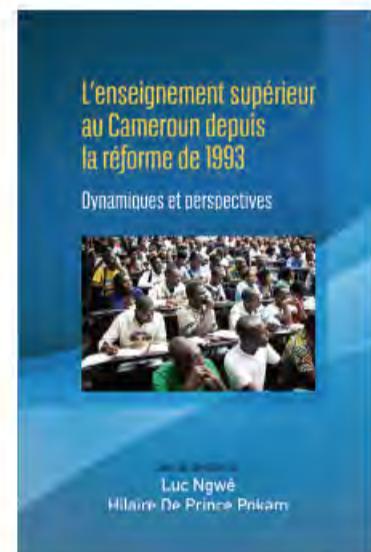
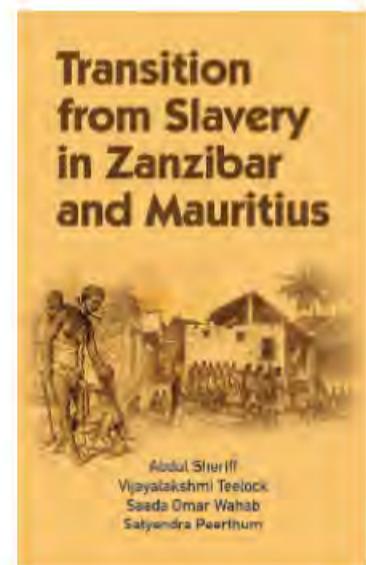
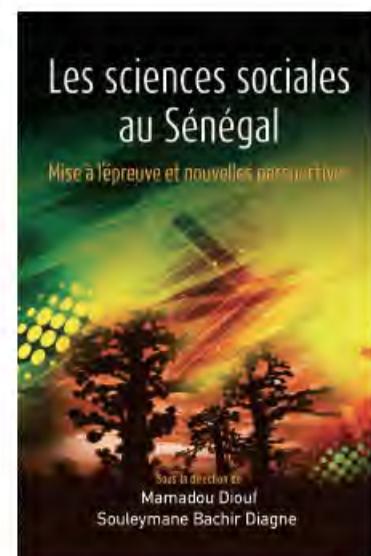
Sous la direction de Luc Ngwé et Hilaire De Prince Pokam

Au moment où les États, particulièrement africains sont soumis à des injonctions toujours renouvelées des différents acteurs internationaux, au moment où différentes politiques publiques internationales sectorielles (éducation, environnement, santé, etc) et globales (développement, croissance économique) se succèdent au rythme des événements sociaux conjoncturels (faim, pauvreté, sida, réchauffement climatique) dans l'agenda international et dans le paysage des Etats africains, il nous a semblé opportun de marquer un temps d'arrêt et de questionner le chemin parcouru par une politique publique sectorielle au Cameroun : l'enseignement supérieur.

Réunissant une équipe pluridisciplinaire dans le cadre du programme de recherche « Groupe National de Travail » (GNT) du Codesria, cet ouvrage scrute les dynamiques de l'enseignement supérieur depuis le processus de réformes entamées en 1993. Engagées sur plusieurs axes tels que la raison d'être de l'enseignement supérieur, les dynamiques internes, les rapports avec l'environnement, les différentes contributions démontrent les interconnexions entre les différents aspects de l'enseignement supérieur entre eux ainsi qu'avec les autres espaces sociaux. Elles lèvent aussi le voile sur sa nature profonde du système et soulignent ses évolutions, ses impasses et ses contradictions.

ISBN : 978-2-86978-707-0

Pages: 296



Africa

CODESRIA Publications

Avenue Cheikh Anta Diop x Canal IV
BP 3304, Dakar 18524 Senegal
Email: codesria@codesria.sn
publications@codesria.sn
Web: www.codesria.org
Africa Outside Africa

Librairie CLAIRAFRIQUE

(Site Université)
BP 2005 Dakar – SENEGAL
Tel : +221 33 864 44 29 / 33 869 49 57
Fax : +221 33 864 58 54

Mosuro/ The Booksellers Ltd.

HQ: 52 Magazine Road,
Jericho, P.O.Box 30201 / Ibadan, Nigeria
Tel: 02-241-3375 / 02-7517474
GSM: 08033229113 / 08078496332 /
803324923
Kmosuro@aol.com / mosuro@skannet.com

Librairie Kalila Wa Dimna

344, avenue Mohammed V
Rabat – MAROC
Tél : 00 212 5 37 723106
Fax : 00 212 5 37 722478
kalila@menara.ma

Editions Cle

Yaoundé Av+G4 FOCH, BP 1501
Yaoundé, Cameroun
Tél.: +237 22 22 27 09 / 77 98 48 21 /
99 58 06 39

University Bookshop Makerere

P.o Box 33062
Tel: +256-414 543442
Fax: +256-414-534973
Mobile: +256-772-927256

Outside Africa

African Books Collective

PO Box 721
Ferry Hinksey Road
Oxford, OX1, 9EN, UK
Email: abc@aficanbookscollective.com
Web: www.aficanbookscollective.com